

ÉDITORIAL

Marie Léon

Société française de Gestalt | « Gestalt »

2015/1 n° 46 | pages 3 à 7

ISSN 1154-5232

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-gestalt-2015-1-page-3.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société française de Gestalt.

© Société française de Gestalt. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Éditorial

Marie Léon

Gestalt-thérapeute,
psychothérapeute, superviseure
et formatrice à Paris.

marie.leon@wanadoo.fr

Janvier 2015 : L'actualité des attentats nous rappelle combien la possibilité de vivre ensemble avec nos différences était et reste difficile et sensible.

Pour faire face aux évènements, le monde a besoin de se sentir uni contre la barbarie et, le temps du choc, le temps d'une marche solidaire, il devient « Charlie ».

Mars 2015 : Un pilote entraîne dans son suicide l'ensemble des passagers du vol. La sécurité est telle que personne ne peut entrer dans le cockpit pour déjouer son dessein tragique.

Qui sont ces hommes ? La tentation est grande, et le pas est vite franchi, de les qualifier de monstres car ces gens-là « ne peuvent pas être humains ». Ne pas leur reconnaître le statut d'humain permet de projeter sur eux ce que nous ne pouvons concevoir en nous. Pourtant être humain c'est être pluriel et il nous faut composer avec nos démons prompts à se réveiller sous les affres du mépris, de l'exclusion, du désespoir et de l'insécurité. Le combat pour les tenir dans l'ombre est parfois rude et, dans l'intimité de nos cabinets ou de nos groupes thérapeutiques, nous sommes régulièrement témoins du courage nécessaire pour les reconnaître, les regarder et les confronter. Notre humanité se donne aussi à voir dans cette possible inhumanité qu'il nous faut

dompter car l'inhumain vient de l'humain dépourvu – parfois juste le temps de l'acte – de sa part d'humanité.

Alors ? Vivre ensemble, vivre avec, vivre sans, vivre à côté, vivre loin de, vivre contre ou tout contre ?

Ce numéro se penche sur les questions d'altérité et du vivre ensemble et tente une approche et un éclairage sous la plume d'auteurs aux points de vue qui, je l'espère, titilleront votre curiosité et votre intérêt.

Pour se sentir exister, pour qu'un « je » puisse se dire et s'éprouver, il faut qu'il y ait de l'autre. **Sylvie Schoch de Neuforn** nous en donne une éclairante illustration dans sa courte vignette clinique « à l'écoute... d'un djihadiste potentiel ». Elle décrit comment la présence engagée du thérapeute permet au patient de dire « tout ça », de se sentir « fier » d'être écouté et pourquoi pas, de remettre en question son projet.

Celui qui est étranger, nous dit **Élisabetta Caldera** vit une expérience singulière : il perd une forme particulière de confluence. La terre natale ou la langue maternelle permet de se confondre avec l'environnement familial et de l'assimiler pour s'y nourrir. Lorsque l'on change de pays, de culture, l'identité propre ne va plus de soi. En s'appuyant sur son expérience « d'étrangère » Élisabetta évoque l'interstice qui peut s'avérer élément séparateur ou unificateur s'ajustant, ou non, à la culture du pays rejoint.

L'individualisme forcené donne à penser la disparition du monde commun. Il est vrai que l'exigence de la finance et des actionnaires, la défiance, le déni et la peur de l'autre différent, augmentent cette possibilité. Pourtant de plus en plus de groupes, d'associations, d'initiatives se créent afin de penser, organiser et construire une autre manière de vivre ensemble loin des dictats dominants. Pour **Paulo-de-Tarso de Carso Peixoto**, considérer l'autre et les possibilités de coexistence, c'est aussi se pencher sur l'espace où se déroule la vie des gens. Pour ce faire, il examine la capacité des personnes à se connecter avec leurs espaces, avec leurs trajets, avec leurs diversités. Il regarde la ville comme « une mère vitale » rassemblant de multiples modes d'existence qui s'ajustent à sa forme perpétuellement mouvante en créant – ou non – des liens et des relations.

Dans ses pensées vagabondes, **Jacques Blaize** nous amène à considérer l'autre, le temps, le temps de l'autre au travers de la thérapie, du couple et du vieillir ensemble. Pour lui, la thérapie est un cheminement en commun où ce qui importe n'est pas le temps du chronos mais le temps qui fait trace, celui qui fait inscription et nous change. Le temps qu'il faut – parfois des années – pour que quelque chose vienne se dire ou s'ancrer sur le fond du désespoir. Laissez-vous vagabonder avec lui dans ce court article et qui sait, avec l'autre, avec le temps, cheminer et vieillir différemment.

En tant que thérapeute, quelle posture choisissons-nous de tenir face à l'autre qui parfois nous semble étranger de par son histoire, son actualité ou sa souffrance ? Il est parfois difficile de considérer pleinement cet autre lorsqu'il nous renvoie à l'éprouvante réalité de nos limites, de notre impuissance. Cependant si le thérapeute choisit de se tenir présent au patient souffrant l'incommunicable, il y rencontre aussi sa propre humanité et ses possibles. **Catherine Deshays** en fait l'expérience en acceptant de séjourner dans l'insupportable réalité de son patient, en s'y laissant affecter pour trouver un éventuel chemin de rencontre. **Éric Garnier** – le patient – relate la vie qui bascule, les professionnels de santé qui le soignent mais qui ne semblent pas le voir et encore moins entendre la légitimité de ses questions, de ses impatiences, de sa colère, de sa douloureuse et impuissante rage. Il lui faut juguler l'angoisse qui le tenaille et il cherche alors à *devenir Téflon où rien n'accroche*.

La sensibilité du thérapeute et ses capacités d'awareness apportent un savoir majeur pour les thérapeutes cheminant avec les patients en zone de hautes turbulences émotionnelles. **Anne Carpentier** s'appuie sur ces savoirs pour s'orienter dans sa clinique. Elle nous décrit l'accompagnement d'un patient aux prises avec le reflet de sa peur, sa peur de la folie. Elle se fie à ses ressentis, elle s'y laisse guider pour un accompagnement qui s'écarte du cadre conventionnel et laisse surgir un espace de rencontre sensible, protecteur et réparateur.

Les émotions socio-affectives fondent nos liens et notre manière d'être au monde en confiance ou en défiance, dans le plaisir ou la colère, dans un mouvement « avec » ou dans un mouvement

« contre ». À partir des travaux de neurosciences affectives et du livre de Jaak Panksepp *The archeology of mind*, **Jean-François Gravouil** nous présente les sept circuits émotionnels de survie desquels dépendent notre capacité à vivre ensemble.

S'il nous faut vivre ensemble, nous avons aussi à travailler ensemble. **Annie Tassy et Christine Lavallet** nous montrent combien les exigences managériales et les contraintes administratives peuvent être sources de tension et de souffrance si elles sont trop éloignées de la réalité du terrain et du besoin des professionnels. À partir d'une démarche qualité, elles décrivent comment la prise en compte de la dimension collective par l'Acteur/Sujet entraîne alors de la solidarité, de l'ouverture, de l'inventivité et des engagements éthiques.

Mais vivre ensemble, c'est aussi partager le monde avec ces autres qui ne sont pas choisis, qui nous sont imposés comme voisins, comme collègues et aussi comme nouveaux membres de la famille. C'est parfois de l'ordre de l'impossible tant les différences, les points de vue, les us et coutumes se ressentent insupportables et organisent des conflits en tout genre. **Carmen Castagna** nous parle de l'apport de la *Thérapie sociale* pour entendre et dénouer les tensions qui surgissent et empêchent l'altérité et le vivre ensemble.

Edmond Marc et Dominique Picard, partant du constat que l'existence de l'autre est une limite à l'influence, au pouvoir et à l'espace de chacun, regardent le caractère inéluctable du conflit. Ce qui est problématique n'est pas ce dernier mais son déni, son évitement ou son ancrage dans la relation. En se penchant sur le processus du conflit, ils permettent d'élaborer les possibilités de son dépassement.

Et comme à l'accoutumé dans ce numéro vous trouverez les petits gris, petites touches d'humeur, de réflexion, de point de vue et de poésie. Des petits gris comme pour s'octroyer une pause, une respiration avant ou après la lecture d'un consistant article.

Ce numéro comporte aussi deux articles hors-dossier et un rebond.

En allant regarder du côté de la théorie de l'évolution de Charles Darwin, **Jean-Pierre Mendiburu**, sans perdre son ossature gestaltiste, s'en inspire dans ses interventions en thérapie. Il nous

présente ce qu'il appelle la « gestalt évolutionniste » par laquelle il ne cherche plus à travailler les dysfonctionnements, mais à remettre en activité le processus en offrant au client la possibilité de sélectionner des conduites qui n'avaient pas été retenues car le besoin d'adaptation était alors premier.

Pierre Van Damme nous parle de la relation d'aide et s'interroge sur les motivations de l'altruisme : quels sont les enjeux narcissiques de l'aidant et que cherche-t-il à réparer de sa propre histoire ? De par son expérience dans ce domaine, il sait et soutient qu'un long cheminement en thérapie et en formation est indispensable pour développer les qualités nécessaires à un accompagnement sain.

Cette revue permet également de confronter les points de vue pour penser ensemble et faire avancer la réflexion. **Chantal Masquelier** réagit dans un rebond à l'article de **Patrice Ranjard** *La question du titre* paru dans le n° 45 de cette revue. Ce rebond émane du travail d'une petite équipe mobilisée autour de la question de notre appellation – notre titre professionnel – à l'heure où le statut de psychothérapeute nous échappe.

J'espère que ce numéro contribuera à vous « consoler » de l'annulation des journées d'études et que – comme pour nos auteurs – les questions de l'altérité et du vivre ensemble vous maintiendront mobilisés pour continuer à faire de la SFG une société savante solidaire, confraternelle et ouverte à ce monde en mouvement perpétuel.

Bonne lecture